

Ariane BAYLE\*  
Concetta PENNUTO\*

## La syphilis au XVI<sup>e</sup> siècle : maladie nouvelle, discours nouveaux

Le dossier de ce numéro d'*Histoire, Médecine et Santé* est consacré aux discours et aux représentations de la vérole dans la littérature et la médecine de la première modernité. Les articles présentés dans ce dossier sont une étape importante d'un travail collectif, mené depuis deux ans, par un groupe de chercheurs qui explorent les liens se tissant entre la médecine et la littérature de la Renaissance. Ils s'intéressent à la profusion de discours qu'a engendrés, dès son apparition en 1495<sup>1</sup>, lors des guerres d'Italie, la maladie nouvelle appelée *syphilis* par Jérôme Fracastor dans son poème homonyme de 1530<sup>2</sup>. La voie d'entrée dans cette problématique n'est ni l'histoire des sciences – sous l'angle des avancées scientifiques ou de l'histoire intellectuelle – ni l'histoire sociale ou celle des mentalités, autant d'approches qui ont déjà donné lieu à des travaux importants<sup>3</sup>, mais la voie de l'étude du style et des

---

\* Ariane BAYLE est maîtresse de conférences à la Faculté des Lettres et Civilisations de l'Université Jean Moulin-Lyon 3. Elle effectue ses recherches au sein de l'équipe GADGES (IHRIM-Lyon 3, UMR 5317).

\* Concetta PENNUTO est maîtresse de conférences au Centre d'études supérieures de la Renaissance (UMR 7323), Université François-Rabelais de Tours.

<sup>1</sup> Les articles de ce dossier font parfois référence à 1493 lorsqu'ils prennent pour point de départ l'apparition de la maladie au retour de Christophe Colomb en Espagne, à l'issue de son premier voyage ; parfois à 1495, lorsqu'ils prennent la prise de Naples pour origine de la diffusion européenne de l'épidémie, telle que l'attestent souvent les documents de l'époque.

<sup>2</sup> FRASCATOR Jérôme, *Syphilis sive morbus Gallicus*, Vérone, Stefano Nicolini da Sabbio et frères, 1530. Pour une édition critique moderne du texte, voir FRASCATOR Jérôme, *Syphilis sive morbus gallicus*, édition, traduction et annexes de Christine Dussin, Paris, Éditions classiques Garnier, 2009.

<sup>3</sup> Voir notamment QUETEL Claude, *Le Mal de Naples. Histoire de la syphilis*, Paris, Seghers, 1986 ; ARRIZABALAGA Jon, HENDERSON John et FRENCH Roger, *The Great Pox : the French Disease in Renaissance Europe*, New Haven-London, Yale University Press, 1997 ; SIENA Kevin (ed.), *Sins of the Flesh. Responding to Sexual Disease in Early Modern Europe*, Toronto, Publications du Centre for Reformation and

représentations dans les discours sur la maladie : le but est de confronter, sur des questions communes, des textes médicaux et littéraires, de prêter une attention particulière aux manières de nommer, de décrire. Dans ce contexte, il s'agit de prêter attention aux choix d'énonciation et de registre, ainsi qu'aux mises en récit, aux images et aux symboles qui surgissent ou réapparaissent, dans les textes de médecins, mais aussi de poètes ou de prosateurs, que ces derniers choisissent le biais d'une fiction, qu'ils témoignent de l'expérience d'un voyage ou qu'ils fassent un usage polémique d'une maladie stigmatisante.

\*

Au moment de l'apparition de la maladie, les médecins sont confrontés à un objet inconnu, et notamment à des signes et des symptômes qui, pris ensemble, ne semblent correspondre à aucune maladie connue. Les débats, les disputes et les polémiques fleurissent, certains médecins cherchant à reconnaître la symptomatologie et à identifier la maladie dans les sources anciennes, puisque les Anciens ont tout décrit et connu, d'autres essayant de saisir les spécificités d'un état du corps aux caractéristiques nouvelles<sup>4</sup>. Les difficultés rencontrées par le corps médical sont illustrées par la prolifération de noms par lesquels, non seulement les médecins, mais également les gens de lettres et les populations frappées par la maladie cherchent à la définir. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, un médecin comme Jean Astruc s'étonne de cette prolifération onomastique, dont il donne de nombreux exemples, essentiellement motivés par les croyances religieuses et les relations entre les peuples :

La peste vénérienne a été appelée par les Allemands *Morbus Sancti Maevii*, par les Valenciens, les Catalans et les Aragonais *Morbus Sanctis Sementi* ; par d'autres *Morbus Sancti Jobi*, *Sanctae Reginae*, *Sancti Evagrii*, *Sancti Rochi*, etc.

Il était très fréquent d'appeler la maladie à partir des différents pays d'où l'on croyait qu'elle provenait. Par exemple, par les Napolitains et les autres Italiens, elle fut dite *Morbus Gallicus*, *Mal Francese* [...], par les Français *Morbus Neapolitanus* ou *Italicus*, *Mal de Naples*. Par les Allemands, *Frantzosen* ou bien *Frantzosischen Pocken*, c'est-à-dire *morbus Gallicus* ou *Gallica variolae*, et par les Anglais la maladie est appelée *French Pox*, à savoir *Gallica variola* [...] par les Belges et les Hollandais *Spaanse Pocken*, à savoir *Hispanicae variolae* ; par les Africains et les Mauritains *Morbus Hispanicus* ; par les Portugais *Morbus Castellanus* ; par les Indiens d'Orient, et même les Japonais *Morbus Lusitanorum* ; par les Turcs et plusieurs peuples d'Afriques [...] *Morbus Francorum* voire

---

Renaissance Studies, Essays and Studies, n°7, Victoria University in the University of Toronto, 2005.

<sup>4</sup> Pour un panorama des disputes et des débats soulevés par l'arrivée de la maladie, voir ARRIZABALAGA Jon, HENDERSON John et FRENCH Roger, *op. cit.*

soit *Gallorum* soit *Christianorum* ; par les Perses *Morbus Turcarum* ; par les Polonais *Morbus Germanorum* ; par les Russes enfin *Morbus Polonorum*<sup>5</sup>.

Cette liste n'est pas exhaustive. Une autre manière de nommer la maladie peut être exemplifiée par le médecin espagnol auquel Concetta Pennuto consacre un article dans ce numéro, Gaspar Torrella, actif à la cour de Rome dans les années où le mal français commence à se répandre en Europe. Torrella nomme la maladie en fonction de son siège, *puḍendagra*, comme d'autres auteurs, tel Joseph Grünpeck dans son *De mentulagra* de 1503<sup>6</sup>. On peut encore nommer la maladie à partir de son signe le plus apparent, la *vérole*, voire la *grosse vérole*<sup>7</sup>.

Dans les années 1530, le riche débat sur les causes de la maladie, qui avait caractérisé la fin du XV<sup>e</sup> siècle et le début du XVI<sup>e</sup> siècle – on cherchait l'origine du mal dans la colère divine, dans l'empoisonnement de l'air, la dyscrasie humorale, etc. – semble se résoudre en faveur de l'origine américaine et de la transmission par voie sexuelle. C'est aussi la période à laquelle la virulence de la maladie s'atténue, comme Fracastor le relève dans son traité sur la contagion, et la maladie devient enfin endémique en Europe<sup>8</sup>.

\*

L'enquête sur les représentations de la maladie et les discours qu'elle occasionne comporte plusieurs enjeux scientifiques, sur lesquels se sont penchés les auteurs des contributions de ce numéro. Le dialogue entre textes médicaux et textes littéraires donne une image de la diffusion des savoirs autour de la maladie qui se répercute à plusieurs niveaux.

---

<sup>5</sup> ASTRUC Jean, *De morbis venereis Libri novem*, Editio altera, tomus I, Lutetiae Parisiorum, 1740, p. 4-5 : « *Lues venerea a Germanis Morbus Sancti Maevii ; a Valentinis, Catalanis et Aragonensibus Morbus Sancti Sementi ; a nonnullis Morbus Sancti Jobi, Sanctae Reginae, Sancti Evagrii, Sancti Rochi, etc. appellata fuit. / Quod frequentissimum fuit, a diversa natione, unde morbus transmissus credebatur. Sic a Neapolitanis, caeterisque Italīs Morbus Gallicus, Mal Francese [...] ; a Gallis Morbus Neapolitanus aut Italicus, Mal de Naples, nominatus fuit [...]. Sic a Germanis Frantzosen, vel Frantzosischen Pocken, hoc est morbus Gallicus, sive Gallica variolae ; et ab Anglīs French Pox, hoc est Gallica variola etiamnum appellatur [...] ; a Belgis, Batarisque Spaanse Pocken, hoc est Hispanicae variolae ; ab Afris et Mauris Morbus Hispanicus ; a Lusitanis Morbus Castellanus ; ab Indis Orientalibus, ipsisque Japoniis Morbus Lusitanorum ; a Turcis, variisque populis Africae [...] Morbus Francorum, hoc est sive Gallorum, sive Christianorum ; a Persis Morbus Turcarum ; Morbus Germanorum ; a Russis demum Morbus Polonorum ».*

<sup>6</sup> TORRELLA Gaspar, *Tractatus cum consiliis contra puḍendagram seu morbum gallicum*, Romae, per magistrum Petrum de Laturre, 1497 ; GRÜNPECK Joseph, *De mentulagra alias morbo Gallico*, Memmingen, 1503.

<sup>7</sup> Cf., à titre d'exemple, *Regimen sanitatis en francoys [...] remede tresutile pour la grosse verole*, Lyon, Claude Nourry, 1514.

<sup>8</sup> FRACASTOR Jérôme, *De contagione, contagiosis morbis et curatione*, Venetiis, apud Iuntas, 1546, II 11, f<sup>o</sup> 19<sup>ro</sup>.

D'abord la langue. La pléthore de noms par lesquels on appelle la maladie n'est pas uniquement le signe d'une confrontation à l'inconnu, de l'espoir placé dans des figures de sauveur ou de la peur de quelque chose venant de l'extérieur ; elle reflète aussi les efforts dans la recherche d'un savoir commun : comment désigner une maladie qui frappe l'Europe entière ? Comment parler des choix thérapeutiques qu'elle appelle ? Comment la décrire dans des textes qui, grâce à l'imprimé, ont une vaste circulation interrégionale ? Et, surtout, comment l'apparition de cette maladie contagieuse et vénérienne intervient-elle dans l'étude étiologique des pathologies héritées de l'Antiquité ? Si la maladie est d'origine américaine, si elle vient du Nouveau Monde, comment l'expliquer par des savoirs nés dans la Grèce ancienne et réélaborés tout au long du Moyen Âge et de la première période de la Renaissance ? Ces questions sont d'autant plus brûlantes que la maladie sexuellement transmissible a un impact social sans précédent : elle marginalise les patients et fait naître en eux un sentiment de honte, que l'Antiquité, en dehors des épisodes de peste, ne semble pas avoir connu dans les mêmes proportions que la Renaissance.

Cet impact social et culturel de la maladie, on en trouve l'écho dans les textes littéraires. Précisons d'emblée que les enjeux esthétiques que nous mentionnons ci-dessous ne sont pas nécessairement tous illustrés dans les articles de ce numéro, et que l'on cherchera simplement à donner quelques pistes sans viser l'exhaustivité ou le systématisme. L'aspect le plus évident est que, dans cette première modernité où la doctrine de l'imitation informe tous les discours, les textes relevant de ce que nous appelons anachroniquement « la littérature » diffusent un savoir sur la maladie nouvelle, en puisant dans un vivier de figures, de formes poétiques et rhétoriques anciennes, que la culture humaniste assimile et revivifie. Qu'un médecin italien comme Fracastor, nourri de *bonae litterae*, ait choisi, à côté de l'écriture plus attendue de traités médicaux, la voie d'une fable poétique pour diffuser un savoir sur la syphilis et ses remèdes est exemplaire de ce croisement entre didactisme scientifique et travail littéraire.

Pour parler du *mal francese* ou de la « grosse vérole » dans des textes en langue vernaculaire visant une large diffusion, certains motifs mythologiques et religieux, bien vulgarisés, sont des comparants régulièrement mobilisés : Vénus, si présente dans la peinture du XVI<sup>e</sup> siècle, donne ses traits féminins à une maladie étroitement liée à l'intempérance du désir sexuel ; les flèches de Cupidon rencontrent celle de la Parque, Atropos ; Job, couvert d'ulcères, abandonné de tous sauf de Dieu, reste un double possible du vérolé, après l'avoir été du lépreux ou du pestiféré. Outre ces figures couramment reprises, certains épisodes bibliques, comme le déluge<sup>9</sup>, offrent

---

<sup>9</sup> Citons par exemple l'avis du traducteur aux lecteurs : « Je dy doncques que le Seigneur nostre Dieu a faict venir sur terre un second déluge, non point déluge d'eau, ouvrant les claires fontaines & abismes de la terre, ou les Cataractes des cieux : mais la playe & maladie de laquelle les anciens n'ont pas eu congnoissance, & n'a esté decrite par les medecins, ores que le François l'appelle mal d'Espagne, &

parfois une scénarisation possible pour dire l'irruption de l'épidémie et sa violence, dans une époque qui continue à voir dans la maladie un châtement divin.

Aucun genre littéraire ne semble *a priori* plus apte qu'un autre à prendre en charge un discours sur la maladie. Dans les corpus explorés ici, ce sont plus souvent des formes poétiques versifiées, en français comme en italien, qui traitent explicitement le thème de la maladie. Dans toute une veine satirique, souvent anonyme, qu'abordent notamment dans ce numéro les articles d'Ariane Bayle et de Chiara Lastraioli, l'exhibition comique de la maladie, l'éloge paradoxal qui en est fait, peuvent servir à exprimer avec une distance ironique aussi bien la puissance de diffusion de la vérole que le préjudice social dont souffrent les malades stigmatisés. La tonalité élégiaque est plus nettement affichée dans des poèmes qui proposent une variation sur le thème des aléas de la fortune ou de la maladie d'amour. En France, Marot, Habert, Magny, Du Bellay – dont il sera peu question dans ce numéro – donnent à lire tantôt l'indignation, tantôt la douleur, tantôt la tristesse<sup>10</sup>. Rapprochés les uns des autres, ces poèmes permettent de dresser un portrait littéraire du vérolé, qui constitue pour ainsi dire un *topos*, celui de l'ami mélancolique, au teint blafard et à la barbe pelée, réclamant consolation et/ou vengeance.

La figure de l'ami langoureux – double du poète, parfois à peine masqué – réclamant la compassion et en appelant à une forme de solidarité virile, très caractéristique des productions lyriques, n'est pas le seul « sociotype » littéraire qui émerge de ce travail de comparaison des textes. La vérole devient tôt dans le siècle une « marque » infamante, caractéristique de certains personnages, bientôt promu au rang de stéréotypes, notamment dans la prose narrative, telle la figure du soldat revenu de guerre, pauvre et malade, dont Cervantès fera le narrateur premier du *Colloque des Chiens* dans les *Nouvelles exemplaires* (*Novelas ejemplares*, 1613). Dans le roman picaresque européen, de *La Gentille andalouse* (*La Lozana andaluza*) de Francisco Delicado (1528) à *Moll Flanders* de Daniel Defoe (1722), en passant par le personnage de la vieille maquerelle Agathe dans le *Francion* de Charles Sorel (1623 pour la première version), se construit également la figure nouvelle de l'aventurière vérolée, pauvre fille tombée dans la prostitution, double plébéen de la majestueuse Vénus, qui attire à elle tous les hommes en transmettant allègrement la maladie, et qui enseigne parallèlement comment en camoufler les séquelles physiques.

Mais la posture éthique des locuteurs n'est pas toujours facile à clarifier. Ainsi, il n'est pas rare que les allusions grivoises faites pour rire le disputent dans un même

---

l'Espagnol, le mal François, autres le mal des Indes » (*Tromperies dont usent les mieux affêtées des courtisanes [...]*, traduit d'Italien en François. Plus *La Courtisane* de Joachim du Bellay, Paris, Pierre Chevillot, 1580, n. p.).

<sup>10</sup> Cf. MAROT Clément, *L'Adolescence clémentine* (1532), « Épître faite pour le capitaine Raisin » ; HABERT François, « Exclamation contre Dame Verolle », dans *Le Combat de Cupido et de la mort [...]* avec plusieurs autres... (1542) ; MAGNY Olivier de, *Les Soupirs* (1557), sonnet « Un chascun qui me voit le visage si blème » ; DU BELLAY Joachim, sonnets 93 et 94, *Les Regrets* (1558).

poème à des accents beaucoup plus mélancoliques. C'est peut-être justement cette oscillation permanente, ce « jeu » entre une stylisation burlesque, appelée par le thème « bas » de la maladie sexuelle, et l'expression lyrique de la plainte, qui caractériserait le mieux les productions dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans bien des poèmes, la place particulière faite à la voix personnelle du malade ou au thème de la confiance, l'appel récurrent à une compassion amicale peuvent être mis en rapport avec l'essor des premiers récits personnels d'expérience de la maladie, comme celui d'Ulrich von Hutten, étudié ici par Brigitte Gauvin, mais aussi avec les déclarations d'un Rabelais, qui choisit dans plusieurs de ses prologues de s'adresser aux vérolés auxquels il entend apporter « consolation » (*Pantagruel*) et « soulagement » (*Quart Livre*) par l'écriture serio-comique. Même s'il est un peu vain de chercher à établir des lignes de rupture nettes dans l'histoire du traitement des thèmes littéraires, il semble que ces accents élégiaques et compassionnels s'estompent franchement à la fin du siècle et au début du suivant. Une fois endémique, la vérole ne devient-elle pas surtout l'instrument, somme toute banal, d'une satire plus corrosive, soit dans le contexte de la polémique religieuse (les protestants<sup>11</sup> ne manquent pas de signaler que le clergé catholique romain est rongé par la vérole) soit dans les recueils de poésies obscènes des premiers libertins, tel *Le Parnasse satyrique* de Théophile de Viau<sup>12</sup>. La vérole n'est plus seulement objet du discours, elle en vient parfois à figurer un régime de circulation de la parole : parler « entre amis » de sa vérole ou révéler la supposée maladie honteuse d'un adversaire, c'est participer d'une transmission incontrôlée de la parole et peut-être même obliger son lecteur à une forme de connivence, de contamination, par le partage d'un secret obscène, en un temps où l'apparence des corps et les normes du discours font l'objet d'une plus grande surveillance.

\*

La collection d'articles commence par *Discours moral et tableaux cliniques : la pluralité des figures féminines dans les textes médicaux sur la syphilis au XVI<sup>e</sup> siècle* d'Ariane Bayle, qui compare le point de vue porté sur les femmes dans des textes poétiques sur la maladie et dans des textes de chirurgiens *a priori* moins soumis à une exigence de moralisation. Elle explore la manière dont plusieurs textes poétiques et satiriques français allégorisent la maladie, en recourant à des figures mythologiques et religieuses disponibles dans la tradition poétique amoureuse, opposant par exemple

---

<sup>11</sup> Voir par exemple « la complainte de Messire Pierre Liset sur le trespas de son feu nez », attribué par Charles-Antoine Chamay au réformateur Théodore de Bèze, dans les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, éd. C.-A. Chamay, Droz, TLF, 2005, p. 162-167.

<sup>12</sup> Le sonnet liminaire « Phyllis, tout est foutu je meurs de la vérole » est resté célèbre pour avoir déclenché le « procès du libertinage » de 1623.

une « Vénus-Vérole », coupable, à la Vierge Marie, salvatrice. La prégnance d'un imaginaire féminin pathogène ancien semble donc revivifiée à l'occasion de l'épidémie. Ariane Bayle montre que ce préjugé misogynne innerve souterrainement le discours de chirurgiens comme Thierry de Héry et Ambroise Paré, ou d'un médecin comme Jean Fernel, alors même qu'ils cherchent à objectiver un savoir sur la maladie et entendent, en bons cliniciens, montrer une égalité des hommes et des femmes face à la maladie. Sous leur plume, la prostituée, la sage-femme et la nourrice coupable deviennent les figures emblématiques d'un péril social mais aussi les symboles obsédants d'une transmission sans fin de la maladie.

« *La più santa, la più gloriosa, la più bella cosa che sia al mondo* » : notes sur le discours parodique sur la pelade au XVI<sup>e</sup> siècle de Chiara Lastraioli permet de continuer l'exploration des sources littéraires, sous l'angle de la littérature comique et satirique du XVI<sup>e</sup> siècle. Chiara Lastraioli s'est concentrée sur les textes italiens, en montrant la perméabilité entre discours médical et discours « pseudo-populaire ». Le comique et la satire s'appuient souvent sur le discours paradoxal : une maladie incurable, telle que le mal français, fait l'objet d'éloges, notamment parce qu'elle est perçue comme la maladie des savants et des grands hommes. De plus, les signes de la grosse vérole, par exemple la calvitie, sont caractéristiques des hommes nobles et virils, comme l'affirment les œuvres de Giovan Francesco Bini. Cette association de la virilité et de l'hétérosexualité marque notamment certains textes de la littérature burlesque, qui s'intéressent à la représentation du monde des courtisanes. Ce sont les femmes, en dernière instance, qui transmettent la maladie – thématique commune à la littérature et à la médecine : l'éloge paradoxal du mal français va de pair avec une représentation de la femme aux forts appétits sexuels, comme nous le lisons, par exemple, dans la *Littera in modo di riprensione fatta dallo Eccellente Dottore misser Marforio* et dans *Le lode de la pelata*.

Quels sont alors les remèdes à cette maladie ? Grégoire Holtz aborde cette problématique dans une contribution intitulée *Le mal et ses remèdes : une représentation multipolaire de la syphilis et de ses thérapies*. La perspective de Grégoire Holtz ne consiste pas à offrir un panorama des remèdes possibles, mais plutôt à saisir comment s'articule la représentation du mal français en tant que mal universel et des savoirs thérapeutiques locaux, qui ont également une diffusion à l'échelle transocéanique. Holtz base son étude sur deux ouvrages qui eurent un grand impact à la Renaissance, l'*Histoire naturelle et générale des Indes* (1535) de Fernandez de Oviedo et les *Coloquios dos simples y drogas* de Garcia da Orta, imprimés en 1563 à Goa, en mettant ainsi en dialogue deux pharmacopées, Orient et Occident. Concernant le mal français, la pharmacopée des Amériques propose des remèdes à base de bois de gaïac, ingrédient bien diffusé en Europe, grâce au commerce avec les Indes Occidentales. C'est ainsi, explique Grégoire Holtz, que la pharmacopée indigène acquiert la même valeur que l'or des mines américaines, au profit de l'empire colonial espagnol. L'exportation du gaïac ne reste pas confinée à l'Europe, comme en témoigne Garcia

Da Orta, alors que la racine de Chine fait office de remède indigène en Chine. L'enjeu scientifique pour Da Orta consiste à montrer l'efficacité d'un remède autre que le gaïac, étranger en Inde, mais aussi – voire plus – efficace, au regard du nombre de maux qu'il peut soigner. L'habileté du médecin en revanche consiste à adapter le remède étranger aux caractéristiques et aux besoins des populations qui l'acquièrent. L'expérience personnelle, l'autopsie (au sens étymologique du terme) constituent les fondements du discours de Da Orta et d'Oviedo, où le décentrement d'une maladie implique aussi celui des pharmacopées locales.

Les origines d'une maladie décentrée sont au cœur de plusieurs récits sur la grosse vérole dans la première modernité, comme le montre l'article de Dominique Brancher : *À la recherche du cas perdu. La problématique de l'origine dans les récits de la vérole*. De fait, depuis les tout premiers traités sur le mal français, la recherche sur les causes et l'origine de la maladie avait fait l'objet de nombreux traités et collections de cas médicaux. Les sources étudiées par Dominique Brancher semblent souligner la manière dont la grosse vérole amène à un dépassement des frontières entre corps privé et corps collectif, dans la mesure où la dyscrasie humorale qu'elle entraîne devient épidémique. Investigation étiologique et recherches sur les origines de la maladie se mêlent dans les traités médicaux du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, tels que *La méthode curatoire de la maladie Venerienne, vulgairement appelée grosse vairolle* (1552) de Thierry de Héry. Depuis les années 1530, l'origine américaine s'affirme, comme le montre, à titre d'exemple, le *Tractato contra el mal serpentino* (1539) de Ruy Dias de la Isla, et les femmes restent au cœur de la contagion à un tel point que si un prêtre reste contaminé, le chirurgien-barbier peut intervenir « sans rien épargner » (Béroalde de Verville, *Le Moyen de Parvenir*).

Le médecin se doit d'être à l'écoute de son patient, surtout s'il appartient à la cour papale, comme le montre le *Tractatus cum consiliis contra pudendam seu morbum gallicum* (1497) de Gaspar Torrella, étudié par Concetta Pennuto dans *Confiance et espoir de guérison : Gaspar Torrella, médecin de la pudendagra*. Torrella est médecin, entre autres, du cardinal César Borgia, malade du mal français et destinataire de l'ouvrage. La recherche sur les causes de la maladie des *pudenda* ouvre le texte de Torrella : une maladie contagieuse qui se transmet par contact, mais qui reste curable. Les histoires de patients qui achèvent le traité l'attestent. Avant d'arriver aux cas médicaux, Torrella s'arrête longuement sur la symptomatologie, afin de donner une explication de la souffrance du patient utile au monde médical et d'exposer comment la soulager. En effet, le patient est le centre d'intérêt du texte de Torrella, qui présente les six *consilia* achevant le traité sous forme de dialogue. Le lecteur, qu'il soit médecin ou pas, peut ainsi saisir non seulement les étapes de la consultation, les démarches du diagnostic et des choix thérapeutiques du médecin, mais aussi le rapport de confiance qui s'instaure entre soignant et soigné. La confiance devient un outil thérapeutique chez Torrella, pour lequel la parole et l'écoute peuvent autant que les remèdes pharmaceutiques et chirurgicaux.



Si le traité de Torrella permet de se représenter des patients par la médiation du médecin, Brigitte Gauvin, dans son article, *Le témoignage d'un patient : le De guaiaci medicina et morbo gallico d'Ulrich von Hutten*, a travaillé sur un autre plan, celui de la parole du patient lui-même. Après avoir contracté le mal français très jeune et croyant en être guéri grâce aux thérapies basées sur le bois de gaïac, Hutten écrit le récit de sa maladie à la fin des années 1510. Brigitte Gauvin a reconstitué le contexte de la maladie de Hutten, au sortir de l'enfance, ainsi que son expérience des nombreux essais thérapeutiques entrepris dans le but de le sauver. L'œuvre rédigée par Hutten devient le témoignage d'un patient qui veut faire bénéficier le lecteur de ses lectures médicales et philosophiques. Il devient un vadémécum témoignant de son intérêt pour les origines de la maladie, et son expérience. Du point de vue thérapeutique, le bois de gaïac est pour lui une source de traitement médical, surtout dans une période où la maladie a perdu la virulence avec laquelle elle s'était manifestée à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, mais n'a pas diminué son action sur le corps du patient, un corps amaigri et souffrant à cause des ulcères, des pustules, des tuméfactions, des gommages, des douleurs et de la puanteur des plaies. Malgré cette souffrance, Hutten ne renonce pas à laisser un message d'enthousiasme et d'espoir dans les mots qui décrivent la guérison, présentée comme un don de Dieu.

\*

Les contributions de ce numéro d'*Histoire, Médecine et Santé* éclaireront une partie des questions soulevées par la maladie. Les auteurs ici rassemblés poursuivent leurs recherches en travaillant ensemble à la constitution d'une anthologie commentée sur le « mal français », où le discours scientifique sera exploré par la mise en valeur de textes originaux.